

**BOLLETTINO  
DELL'ATLANTE LINGUISTICO  
MEDITERRANEO**

*A cura  
della Fondazione Giorgio Cini*

**Studi in memoria di  
CARLO BATTISTI**

**29-35**

**1987-1993**

**ESTRATTO**



**MCMXCIII  
GIARDINI EDITORI  
E STAMPATORI  
IN PISA**

XAVIER RAVIER

ATLAS LINGUISTIQUES, ETHNOGRAPHIE  
ET ETHNOLINGUISTIQUE

Nous nous voyons dans l'obligation de faire commencer cette contribution par des considérations archiconnues des dialectologues, géolinguistes, atlantographes: que l'on veuille bien nous en excuser. Mais ce rappel nous est nécessaire pour amener l'exposé des quelques idées que nous voulons proposer à nos lecteurs.

Il y aurait sans doute quelque exagération à affirmer que la démarche ethnographique est, depuis l'origine, partie intégrante de la démarche présidant à l'élaboration des atlas des parlers: pour Edmont et Gilliéron le but essentiel, fondamental, de leur commun et monumental ouvrage, l'*Atlas linguistique de la France* (A.L.G.), était bien la collecte, en vue de leur traduction cartographique, des formes langagières comme telles et en tant que telles. Mais il est également parfaitement connu que ces deux précurseurs ont, d'emblée, mis l'accent sur la composante lexicale du langage au point de faire d'elle le centre de leur cible: les raisons d'un tel choix ont été trop souvent expliquées pour qu'il soit besoin d'y revenir ici,

1. Il convient toutefois de rappeler que Gilliéron avait inclus dans le questionnaire de l'*Atlas linguistique de la France* un certain nombre de phrases, de structure relativement simple, dont une traduction était demandée aux informateurs. L'objectif était d'obtenir le paradigme verbal, mais il va de soi que les données rassemblées par ce moyen ont aussi apporté de l'information sémantique, ne serait-ce qu'à cause de l'utilisation des vocables en contexte (Gilliéron comparait la phrase à un creuset contenant le mot). Sur cet aspect de la recherche du père fondateur de la géographie linguistique v. S. Pop, *La dialectologie*, Louvain, 1950, 1ère partie, pp. 117-118.

## XAVIER RAVIER

si ce n'est pour souligner que l'option en question allait être riche de conséquences<sup>1</sup>. En effet, en faisant du fait lexical une sorte de centre d'intérêt privilégié sinon quasi exclusif, on est immanquablement entraîné dans la voie d'une investigation portant sur les rapports du nommé et du nommant, sur les rapports du mot et de l'objet qu'il représente: est c'est bien ainsi, nous allons le voir, que les choses se sont passées. Quant à l'expression «nommé et nommant», c'est tout à fait à dessein que nous l'employons ici, en lieu et place d'une autre expression consacrée par l'usage et la célébrité, celle de «signifié et signifiant»: il ne s'agit pas nous, empressons-nous de le préciser, d'introduire une nouvelle dichotomie terminologique, mais, beaucoup plus simplement, d'établir une distinction que la nécessité nous a imposée, sur laquelle nous n'allons pas tarder à nous expliquer.

Toujours est-il que lorsque, dans l'année 1939, Albert Dauzat lance l'idée d'un nouvel atlas linguistique de la France par régions, il propose tout de suite d'inclure le travail ethnographique dans le programme de l'opération, et c'est la raison pour laquelle nos atlas linguistiques régionaux français sont aussi des atlas ethnographiques. Nous avons naguère entendu, au cours d'une réunion d'experts scientifiques, qualifier de «dérive» récente la prise en compte de l'ethnographie par les dialectologues: qu'il nous suffise de préciser que l'auteur de cette affirmation péremptoire, et stupide, n'est ... ni dialectologue ni ethnographe.

A la vérité, l'entrée en scène de l'ethnographie dans l'activité atlantographique à laquelle la tradition gil-

## ATLAS LINGUISTIQUES, ETHNOGRAPHIE ETC.

liéronienne sert de cadre participe de toute une histoire et s'inscrit dans elle: il est bien évident, et c'est ce que proclamera plus tard sous une autre forme l'ethnolinguistique, il est bien évident donc que pour étudier scientifiquement une langue, il faut s'informer sur le milieu dans lequel elle est pratiquée. L'application de ce principe se conjoignant avec l'orientation que nous signalions quelques lignes plus haut, à savoir le primat accordé par Edmont et Gilliéron à la composante lexicale du langage, on allait assister à une véritable floraison d'études, de monographies consacrées aux mots, aux lexèmes dirions-nous de nos jours, en tant qu'ils sont les désignatifs des éléments par lesquels se construit l'existence des hommes dans leur «biotope». Mais cette existence des hommes, c'est beaucoup plus comme réalité que comme idéalité qu'elle fut dès le début perçue: d'où l'accent mis, dans les recherches concernant les mots, sur ce que l'on appelle la civilisation matérielle, détermination qui procède sans aucun doute de l'a priori positiviste qui dominait la vie scientifique de l'époque, ce qui, notons-le au passage, ne faisait que continuer la tradition des grandes descriptions technologiques mises en honneur au XVIII<sup>e</sup> siècle par un ouvrage comme l'*Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot. De plus, pour des raisons historiques parfaitement connues, l'équation formes linguistiques locales ou dialectales/ruralité s'étant établie et imposée, c'est en direction du monde paysan qu'allait se déployer l'essentiel des efforts de la géolinguistique avec leurs implications ethnographiques, avec trois secteurs privilégiés: l'ou-

tillage et les ustensiles, les méthodes de travail du sol et les modes de vie.

Et c'est ici qu'il faut, une fois de plus, rappeler le slogan célèbre *Wörter und Sachen*, «les mots et les choses», formule qui a servi d'indicatif à une méthode et à une école, en même temps qu'elle a constitué pendant un certain temps le titre d'une revue, la fameuse *Wörter und Sachen, Kulturhistorische Zeitschrift für Sprach- und Sachforschung*. Les origines de la formule *Wörter und Sachen*, sous l'aspect strictement formel de celle-ci, sont de l'ordre de l'anecdotique: mais il n'est point inutile de souligner qu'une telle expression venait tout à fait à son heure pour traduire les préoccupations de savants comme R. Meringer et H. Schuchardt, lesquels «du vivant même de Gilliéron ... insistèrent sur la nécessité de ne pas séparer l'étude des mots de celle des choses et de tenir le plus grand compte des conditions locales en matière de techniques, de modes de vie, de géographie et de folklore»<sup>2</sup>. Quant à savoir s'il eût mieux valu, comme le voulait Schuchardt, mettre *Sachen* avant *Wörter*, en d'autres termes marquer que le vocable n'est rien sans une réa-

2. Jacqueline Picoche, *Les monographies dialectales (domaine gallo-roman)*, dans «Langue française 18», mai 1973 (Les parlers régionaux), pp. 7-8. V. aussi dans le même numéro de «Langue française» l'article de Jean Séguy, *Les atlas linguistiques de la France par régions*, pp. 65-90. Il faut signaler que les pays de langue d'oc, notamment les contrées pyrénéennes, ont été particulièrement bien servis en ce qui concerne les monographies du type «*Wörter und Sachen*» (travaux très nombreux des membres de l'école dite de Hambourg).

lité antécédente ou concomitante, il s'agit d'une question sur laquelle, de manière explicite ou implicite, nous aurons l'occasion de revenir. Souvenons-nous, dans tous les cas, que cette conception «hiérarchique» de Schuchardt allait pour lui de pair avec l'idée que choses et mots, au lieu de se trouver dans des univers parallèles, sont en étroite et perpétuelle corrélation, si bien que, du point de vue de la connaissance, la *Sachforschung* ne pourra et ne devra jamais être séparée de la *Wortforschung*, leur solidarité se traduisant par l'émergence d'une *Sachwortgeschichte* («histoire de la chose-mot») selon l'expression même du grand linguiste de Graz<sup>3</sup>.

Les mots et les choses, c'est-à-dire les mots dans leurs relations avec les *realia* auxquelles ils correspondent. A première vue, et surtout si l'on compare avec certains raffinements théoriques actuels, il s'agit d'un principe d'une décourageante simplicité, pour ne pas dire aussi banal qu'élémentaire. Mais quand on y regarde de plus près, on s'aperçoit que le mettre en oeuvre demande beaucoup de savoir-faire, ou, pour mieux dire, une savoir-faire particulièrement exigeant. Nous allons le voir à l'aide d'un exemple d'autant plus significatif qu'il montre que des années avant l'apparition du slogan *Wörter und Sachen* un dialectologue pratiquait de manière systématique la mise en regard de l'objet et du vocable, et qu'il le faisait

3. *Hugo Schuchardt-Brevier (Ein Vademecum der allgemeinen Sprachwissenschaft, zusammengestellt von L. Spitzer)*, Halle, 1922, pp. 111 à 117.

avec la minutie que l'on retrouvera dans les travaux de ses successeurs les plus marquants, Schuchardt lui-même ou les membres de ce que l'on a appelé l'École de Hambourg. Edmont, le co-auteur de l'*Atlas linguistique de la France*, dans son étude intitulée *Lexique saint-polois*<sup>4</sup>, cherche à donner une idée aussi exacte que possible de ce que l'on nomme en dialecte picard [bɑ̃\_ku]. Ayant réalisé deux dessins du dispositif en question, il commente: «barrière fixe consistant en deux perches fixées horizontalement à une haie (à l'endroit d'un passage), l'une à environ 60 cm du sol, et l'autre au dessus de la première et à une distance égale. Le [bɑ̃\_ku] clôt les prairies grevées d'un passage à pied et suffit pour empêcher les bestiaux de passer. Il existe deux variétés de ces clôtures: dans l'une, le piéton est obligé de passer sous la première perche ou entre les deux en enjambant la première; dans l'autre, il enjambe la perche supérieure en mettant successivement le pied sur les deux extrémités d'une planchette soutenue par deux piquets et posée perpendiculairement à la direction des perches». Tant de soin mis à expliquer les choses pourrait de nos jours prêter à sourire: mais les actuels auteurs d'atlas, quand ils ont besoin de décrire, ne procèdent pas ou ne devraient pas procéder d'une manière fundamenta-

4. Saint-Pol-sur-Ternoise, chef-lieu de canton, arrondissement d'Arras, Pas-de-Calais. Cette petite ville a été détruite pendant la seconde Guerre mondiale. La première partie de l'étude d'Edmont fut publiée dans la «Revue des patois gallo-romans», 1887, 1888, 1890, 1891, 1892. La seconde partie fit l'objet d'un volume paru à Saint-Pol et Mâcon.



lement différente<sup>5</sup>. Notons aussi que très peu de temps après la parution du début du *Lexique saint-polois* d'Edmont, Gaston Paris prononçait sa fameuse conférence sur les parlers de France<sup>6</sup>. En divers endroits de cet exposé, qui passe pour avoir définitivement décidé Gilliéron à entreprendre l'*Atlas linguistique de la France*, sont préfigurés quelques uns des principes qui seront ceux de *Wörter und Sachen*: «... il faudrait que chaque commune d'un côté, chaque son, chaque forme, chaque mot de l'autre, eût sa monographie purement descriptive, faite de première main, et tracée avec toute la rigueur d'observation qu'exigent les sciences naturelles». Ce passage de la conférence de l'illustre savant appelle au moins deux remarques. Les préconisations de Gaston Paris procèdent elles aussi d'un presupposé «réaliste», mais à la différence de ce qui allait survenir avec l'*Atlas linguistique de la France*, la primauté n'est pas donnée au seul lexique: il est en effet aussi question de sons et de formes, ce second substantif désignant plus que vraisemblablement les éléments grammaticaux en tant que tels.

5. Les travaux proprement ethnographiques d'Edmont sont, on ne le rappellera jamais assez, d'une très grande qualité. Citons: *Une scène de l'ancien carnaval de Saint-Pol* dans «Revue des patois gallo-romans», t. I, 1887, pp. 97-105; *Chanson retrouvée sur la feuille de garde d'un exemplaire de «L'orthographe française» (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle)*, *Conte* (recueilli dans les faubourgs se Saint-Pol), également dans la «Revue des patois gallo-romans», 1887.

6. Le samedi 28 mai 1888 à la Réunion des Sociétés savantes. Le *Lexique saint-polois* d'Edmont, dont la première partie avait alors paru (1887), est donné en exemple par G. Paris.

D'autre part, comme modèle à la naissante dialectologie est assignée l'histoire naturelle, en tant que celle-ci repose, au moins au départ et en première instance, sur une observation des caractères immédiats des objets dont elle a à connaître, celle que par exemple pratique un botaniste cherchant à déterminer les échantillons de sa cueillette de plantes. Gilliéron, lui, ira dans une autre direction, et sans doute plus loin: en choisissant dans les sciences de la nature le modèle offert par la géologie, il dotera la jeune discipline de son premier grand appareil théorique et conceptuel. En outre, ainsi que cela a été souvent remarqué, le géologue-linguiste Gilliéron est aussi une sorte de biologiste: c'est avec cet aspect de sa démarche qu'il faut mettre en relation les idées qu'il a émises sur le fameux conflit homonymique, sorte de moyen d'autorégulation que se donne la langue pour prévenir les dysfonctions de son organisme, pour faire face aux inconvenients que ne manquerait pas à la longue de susciter un entassement anarchique des strates linguistiques.

Du point de vue de la théorie linguistique, que signifie au juste la prise en compte des *realia* comme telles? Cette option implique-t-elle, de manière plus ou moins consciente, une conception elle-même réaliste de l'activité langagière? Nous qualifions de réaliste l'idée selon laquelle la relation entre le mot et l'objet qu'il désigne est de caractère direct, le premier ne constituant que la simple indexation verbale de celui-là. Ou, au contraire, existe-t-il une médiation entre le mot et l'objet? Ces questions peuvent paraître élémentaires voire même puériles en regard des orien-

tations actuelles de la science linguistique, mais dans le cas qui nous occupe on est d'autant plus fondé à se les poser que d'éminents dialectologues, par exemple Jean Séguy, sont allés, *précisément au nom du réalisme*, jusqu' à mettre en doute la validité de la fameuse dichotomie qui depuis Saussure commande la réflexion dans notre discipline, celle du signifié et du signifiant: «les mots et les choses, interroge Séguy. Quoi qu'il en soit des controverses raffinées sur la nature et les rapports des deux termes – savoir par exemple si entre la chose et le signifiant, il y aurait un je ne sais quoi d'impalpable, d'idéal, appelé signifié ...»<sup>7</sup>. C'est précisément pour tenir compte du fait qu'existe une position de cette nature que, plus haut, nous avons préféré parler du nommé et du nommant (d'autres diraient le désigné et le désignant), réservant le couple signifié/signifiant pour les débats de la linguistique théorique *sinn* spéculative. De toutes les façons, la déclaration de Séguy nous pose une question inquiétante, que l'on pourrait, en gros, formuler de la manière que voici: les distinctions et concepts, universellement admis et adoptés dans la tradition des leçons saussuriennes, ne seraient-ils pas en partie inadéquats quand on veut prendre l'exacte mesure des matériaux contenus dans nos atlas des parlers?

7. «Annales du Midi», 1972 (et du même auteur l'article cité ci-dessus à la note 2). V. aussi Jean-Claude Dinguirard, *Etre ethnolinguiste, en Gascogne, aujourd'hui*, dans *Ethnolinguistique: contributions théoriques et méthodologiques*, S.E.L.A.F., Paris (LACITO-DOCUMENTS, Eurasie 5), pp. 69-82 (v. notamment pp. 74-75).

La réponse à la question qui vient d'être posée exige, naturellement, précautions et nuances. Précisons pour ce qui nous concerne qu'à la différence de ce que suggère Séguy, nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire et légitime de faire l'impasse sur le signifié. Efforçons-nous donc à l'aide d'un exemple de voir dans quelles conditions les deux dichotomies, celle du signifié/signifiant d'une part, celle du nommé/nommant d'autre part peuvent être mises face à face, ne serait-ce que pour mesurer jusqu'à quel point cela entraîne une redistribution des notions habituellement admises.

La carte 88 du volume I de notre *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*<sup>8</sup> est consacrée à l'un de ces dispositifs qui à la fois irritent et passionnent le dialectologues, qui l'irritent parce que leurs caractéristiques sont d'une déconcertante variété d'un bout à l'autre d'un domaine, ce qui ne manque pas de poser bien des problèmes en matière d'observation et d'identification, qui le passionnent car ils sont susceptibles d'être désignés par une gamme très fournie de dénominations: il s'agit de l'enclos, qu'un dictionnaire de la langue française aussi usuel que le Robert<sup>9</sup> définit comme un «espace de terrain entouré d'une

8. Xavier Ravier, *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*, Paris, Editions du Centre national de la Recherche scientifique (C.N.R.S.): volume I 1978; volume II 1982; volume III 1986.

9. Paul Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* dit *Petit Robert I*.

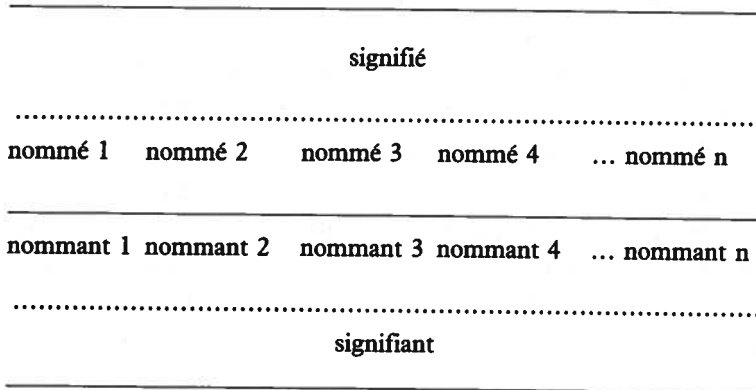
clôture». Pour nous, c'est le cas typique où un signifié unique «enclos» (dont le contenu, en gros, est assimilé à la définition du dictionnaire, le titre de la carte étant lui-même choisi en fonction de cette définition) recouvre en fait *plusieurs nommés* bien distincts: en effet, nul ne saurait nier qu'il y ait de très sensibles différences entre le terrain de pâturage situé à proximité de la maison (symbolisé par C sur notre carte et désigné très souvent par un continuateur en forme de substantif de CLAUDERE), le petit terrain sur lequel on parque les animaux de basse-cour (symbolisé par P; parfois appelé [fɑ̃stɛqɑ]: cf. point 11.03), le terrain constituant le sol d'une maison (symbolisé par M, et à qui s'applique le nom de [pɑ̃ti], [pɑ̃tu], [pɑ̃tɛ]: v. p. ex. points 24.33, 46.02, 47.11). Les différences en question déterminent autant de nommés spécifiques. Or, dans les débuts de l'enquête, on avait demandé aux informateurs de donner le terme occitan pour l'enclos situé aux alentours immédiats de la maison et servant en principe de terrain de pacage. Mais il est très vite apparu que la réalité ainsi évoquée n'existait pas partout: bien mieux, notre question finissait par évoquer les échos les plus divers, de telle façon qu'en fonction de l'expérience de nos locuteurs et des habitudes de leurs communautés, on en arrivait à obtenir la description et les désignatifs de choses extrêmement variées: l'échantillon de définitions ci-dessus fourni en donne une idée. En d'autres termes, pour les sujets parlants soumis à notre enquête l'enclos c'était d'abord *tel objet* auquel était prêté *tel nom*, ce dernier évoquant au premier degré les particularités locales de cet

objet. Par cet exemple, on voit finalement que la multiplicité de la réalité est par le fait même la multiplicité des nommés possibles. S'agissant toutefois de la correspondance entre mots et choses, les situations fondamentales sont au nombre de deux. La pluralité des nommés peut aller de concert avec une pluralité de nommants, chaque objet, au moins dans les cas limite, recevant un nom en propre: au point 33.12 de notre atlas languedocien occidental [*k/αϕ*] est l'enclos-pâturage à proximité d'une maison, [*boṛai*] une parcelle cultivée quelconque (le sémantisme de ce vocable comportant néanmoins une idée de fermeture: cf. occitan *barrar* «fermer»), [*ejzinæ*] le sol d'une maison, le terrain attenant à l'édifice et le circonvenant. A l'inverse, et c'est même le cas le plus fréquent, sous des nommants identiques se regroupent des nommés très changeants d'un bout à l'autre du domaine: si [*kuḍer*] représente assez souvent l'enclos-pâturage des abords de la maison, on le voit également s'appliquer au petit terrain sur lequel on met les animaux de basse-cour (point 46-12) ou au sol de la maison (point 46.25), et ainsi de suite. Quoi qu'il en soit de ces phénomènes, au bout du compte normaux et même banals, de «polyonymie»<sup>10</sup> ou de polysémie, il est parfaitement clair que l'association d'un nommé et d'un nommant est de l'ordre du *hic et nunc*: par définition et par nature elle se réalise dans les strictes limites de l'expérience ou du cadre de vie du sujet parlant, elle

10. Ce mot de «polyonymie» est de notre fait: nous l'avons, naturellement, forgé sur la modèle de «polysémie».

ATLAS LINGUISTIQUES, ETHNOGRAPHIE ETC.

appartient à la sphère de l'*idiome* – et nous gardons ici à ce vocable le sens originel de son prototype grec. Nous proposons, afin de représenter tout cela, la figure que voici:



La figure, comme on le voit, intègre les deux couples d'instances dont il vient d'être question, le signifié et le signifiant d'une part, le nommé et le nommant d'autre part. La disposition adoptée entend rendre immédiatement évidente la symétrie, quant à leurs propriétés respectives, des éléments composant chacune des deux moitiés: en effet, de la même façon que sous un signifié X peuvent se regrouper des nommés distincts correspondant à autant de parties ou d'aspects de la réalité, un signifiant Z est susceptible de recouvrir – ou transcender – une pluralité de nommants. De plus, en ce qui concerne spécialement le signifiant et dans la logique même de notre présentation, nous dirons de lui que par ses caractéristiques il n'est pas sans rappeler ce que la terminologie gram-

maticale habituelle désigne comme l'appellatif générique, c'est-à-dire l'appellatif qui vaut pour l'ensemble d'une catégorie, la totalité d'une espèce.

Il va de soi, bien évidemment, qu'un même vocable (un même lexème) peut jouer à la fois les deux rôles de signifiant et de nommant dans le sens que nous donnons à ces termes. La chose nous paraît particulièrement vraie pour une langue de statut polyidiotomique comme l'est l'occitan. Mais avant d'aller plus loin, précisons ce que nous entendons par là: dans ce composé «polyidiotomique», l'adjectif «idiotomique», en tant qu'il renvoie au mot souche «idiome», désigne en premier lieu les variétés fondamentales à travers lesquelles se réalise la langue, soit pour le cas qui nous occupe le languedocien, le gascon, le provençal et le nord-occitan, ces variétés étant mises «sur un pied d'égalité»; par ailleurs l'idiotomisme comporte des degrés divers: tel trait sera partout présent dans la zone géographique occupée par l'idiome, par exemple en gascon l'aspirée [h] ou son géoallophone Ø comme continueurs de F latin; tel autre trait n'aura qu'une extension limitée à une région ou à une microrégion; tel autre, enfin, ne se trouvera que dans un nombre très restreint de parlars locaux, sinon dans un seul. Donc, dans cette langue polyidiotomique qu'est l'occitan, essayons de voir de quelle manière un vocable est à même de fonctionner et comme nommant et comme signifiant. C'est la carte I, 88 de l'*Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental* qui va encore une fois nous permettre de raisonner. Prenons en considération le terme [klaus], [klaus] (*claus* en



transcription orthographique) et sa variante préfixée [é̇nklaʝs], [é̇nklaʝ] (orthographiquement: *enclaus*): il est bien vrai que ce mot endosse en de nombreux endroits du domaine des valeurs très particulières, qu'il répond comme nommant à des nommés spécifiques, et il en va ainsi par exemple aux points 24.10, 24.30, 46.10 («sol de maison» à 24.10 et 46.10, «enclos cultivé à proximité de la maison» à 24.30). Mais il est tout aussi évident que ce même terme a vocation à exprimer la notion d'«enclos» dans sa plus grande généralité: pour un grand nombre d'occitanophones, en effet, le *claus/enclaus* c'est le terrain enclos, sans autre précision, c'est-à-dire un signifiant dont la spécification est aussi peu poussée que celle de son signifié. Plusieurs faits semblent montrer qu'il en va effectivement ainsi. L'aire géographique, donc l'aire d'usage de ce *claus/enclaus* est très étendue, ce qui, tout naturellement, suggère que plus qu'un mot dont l'emploi est limité à une zone restreinte et précise, il a toutes les chances d'être reçu par les sujets parlants comme un désignatif commun, et par la même occasion de constituer un élément de cette transversalité linguistique (autre manière peut-être de désigner le diasystème) sur laquelle se fonde ce que l'on appelle l'intercompréhension. D'autre part, d'une extrémité à l'autre du domaine on lui voit préférer une valeur sémantique dominante, celle de «pâturage à proximité de la maison» (symbole C de notre carte), cette tendance relevant elle aussi de la transversalité linguistique. Il est enfin permis de penser que sa qualité de déverbal de *claire* «fermer, clore», verbe lui-même très répandu et assez peu mar-

qué sémantiquement, joue elle aussi dans le sens que nous venons de dire, les locuteurs occitanophones, de surcroît et dans l'exercice normal de leur compétence linguistique, étant à même d'établir spontanément la relation entre le verbe de départ et son dérivé nominal. Bref, tout semble renforcer notre vocable *claus/enclaus* dans sa position de «supra-régionalité» et dans celle de porteur d'une «supra-sémantité».

Il n'est pas sans intérêt de noter que les caractéristiques désignées par le préfixe «supra-», dans les deux termes que nous venons d'employer, ont été déterminantes en ce qui concerne la stratégie adoptée par certains auteurs actuels de dictionnaires de la langue d'oc. Tel est le cas par exemple avec le *Pichon dictionari francès-occitan* de Jacques Taupiac<sup>11</sup>. L'objectif de Taupiac a été de procurer un instrument lexicographique représentant ce qu'il appelle «un occitan commun», c'est-à-dire une forme linguistique qui, par delà les particularités régionales ou locales, soit en mesure de remplir le rôle normalement dévolu à une langue véhiculaire: parmi les critères le plus souvent mis à contribution par l'auteur dans les choix qu'ils est immanquablement amené à faire, celui de la plus grande extension géographique («espaniment geografic») tient une place très importante, ce qui, naturellement, va de pair avec le souci de garantir l'intercompréhension: «La morfologia e lo lexic d'aquel occitan son causits essencialament segon lo mai grand

11. Toulouse, Institut d'Etudes occitanes, 1977. Ce titre signifie: «Petit dictionnaire français-occitan».

espaniment geografic» («La morphologie et le lexique de cet occitan – i.e. l'occitan commun – sont essentiellement choisis selon la plus grande extension géographique»)<sup>12</sup>, écrit Taupiac, après qu'un peu plus haut il ait déclaré: «Çò que nos permet d'afirmar l'unitat fundamentala de nòstra lenga es l'intercomprension» («Ce qui nous permet d'affirmer l'unité fondamentale de notre langue c'est l'intercompréhension»)<sup>13</sup>. Notre auteur, totalement fidèle à ses principes et comme il fallait s'y attendre, pour «enclos» fait entrer dans son dictionnaire *claus*, à l'exclusion de tout autre mot.

Mais refermons cette parenthèse et reprenons notre présentation terminologico-conceptuelle. Si l'on devait ou voulait à tout prix trouver à chacun des éléments de la figure ci-dessus des correspondants dans d'autres lieux de la théorie linguistique, on pourrait poser que la relation entre nommés et signifiés est de même nature que celle qui existe entre sémantèmes et archisémantèmes, la relation entre nommants et signifiants, elle, rappelant celle qui se noue entre lexèmes et archilexèmes.

D'autre part, se demandera-t-on, y-a-t-il moyen de faire usage de tout ce qui vient d'être dit pour essayer de mieux comprendre le tenants et aboutissants du système *Wörter und Sachen*, notamment dans la forme que lui avait donnée H. Schuchardt? Nous pensons que oui. La *Sachforschung* s'exerce sur le plan des

12. Taupiac, *op. cit.*, p. 12.

13. Taupiac, *op. cit.*, p. 11.

nommés, la *Wortforschung* sur celui des nommants. Quant à la réunion d'un nommé spécifique et d'un nommant précis, elle est bien ce que Schuchardt proposait d'appeler un(e) *Sachwort*, une «chose-mot», émanation directe de l'expérience des locuteurs en tant qu'elle traduit langagièrement cette expérience. Et les termes consignés dans nos atlas des parlers représentent, dans une forte proportion, des «choses-mots», l'enquête de terrain les ayant précisément recueillis comme telles.

Maintenant retrouvons Séguy où nous l'avions voici un moment laissé, alors que nous prenions acte des doutes que le regretté savant émettait quant à l'existence ou à la consistance du signifié. Une telle position, à propos de laquelle nous prononçons le mot de réalisme, revient à professer que le monde et la perception que nous avons de lui conditionnent au premier degré et en première instance l'activité langagière, celle-ci reflétant celui-là, alors que dans une vue différente des choses, par exemple celle de Humboldt ou celle que l'on désigne habituellement comme l'hypothèse de Sapir-Whorf, c'est à travers le filtre de l'organisation langagière que s'opérerait, au moins en partie, notre saisie de la réalité extérieure et la traduction conceptuelle de celle-ci. Et cet antagonisme, du point de vue des positions défendues par les uns ou les autres, signifie-t-il qu'il existerait deux pratiques dans le travail linguistique, l'une d'inspiration réaliste, qui poserait comme préalable à toute interprétation l'analyse, la description, l'observation d'une multitude d'objets singuliers (les nommés qu'expriments les

nommants), l'autre, plutôt «mentaliste», qui, par les voies de l'intellection, s'appliquerait à l'étude du langage dans son être global et s'interrogerait sur l'en-soi dudit langage? En ce qui nous concerne, nous ne pouvons nous résoudre à un pareil manichéisme, estimant qu'il existe un moyen, à la fois philosophique et scientifique, d'annuler une dualité qui nous chagrine. C'est bien ici qu'il faut, selon nous, invoquer la notion de référent, c'est-à-dire, pour reprendre une définition connue, «ce à quoi renvoie un signe linguistique dans la réalité extralinguistique telle qu'elle est découpée par l'expérience d'un groupe humain»<sup>14</sup>. Et à ce propos, combien sont précieuses les remarques du regretté Jean-Claude Dinguirard, lequel, après avoir noté que «les dialectologues intègrent assez couramment la description du référent à leur pratique, mais théorisent assez rarement à son sujet», fait observer ce que voici: «... le référent me semble pouvoir aussi bien consister dans un objet tangible que dans une expérience vécue ou imaginaire, et qu'on pourrait être tenté de réputer abstraite»<sup>15</sup>. Ce qui est vraiment extraordinaire, c'est de voir que la proposition de Dinguirard, par un saut de soixante années, rejoint la célèbre mise au point que faisait Schuchardt au sujet du concept de *Sache*: «bezieht sich auf Geschehnisse und

14. *Larousse de la langue française/Lexis*, s.v. RÉFÉRER 2. V. aussi Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Editions du Seuil, 1972, p. 133.

15. J. Cl. Dinguirard, *op. cit.*

Zustände wie auf Gegenstände, auf Unsinnliches wie auf Sinnliches, auf Unwirkliches wie auf Wirkliches» («[la notion de *Sache*] se rapporte aussi bien à des événements et à des situations qu'à des objets, à l'immatériel comme au matériel, au réel comme au non réel»<sup>16</sup>. Autre fait non moins significatif, le champ de recherche à propos duquel Dinguirard s'exprimait comme nous l'avons rapporté était celui de l'ethnolinguistique: «Il semble cependant, poursuivait-il, que soit plus aisé à examiner le lien qui unit l'objet tangible à tout ou partie du signe; et que, plus cet objet offre un caractère discret, plus il s'impose avec force à l'ethnolinguiste». La précision apportée un peu plus loin encore par notre regretté collègue et ami élargit singulièrement la perspective: «D'un autre côté, il convient de ne pas s'exagérer l'importance du caractère tangible et discret des référents: depuis la parution d'*Ethnologie et langage* de G. Calame-Griaule<sup>17</sup>, on sait qu'un référent aussi abstrait et illimité que le langage lui-même peut, et même doit constituer un objet privilégié de l'ethnolinguistique».

L'ethnolinguistique: voilà un mot important enfin lâché. Tel est bien, à notre sens, le terrain vraiment riverain et complémentaire de la dialectologie/géolinguistique, en tant que celle-ci, pour ce qui la regarde

16. *Hugo Schuchardt Brevier*, p. 118.

17. Le célèbre ouvrage de Geneviève Calame-Griaule auquel se réfère Dinguirard a paru en 1965 chez Gallimard, collection «Bibliothèque des Sciences humaines»: son titre complet est *Ethnologie et langage: la parole chez les Dogon*.

et de la manière qui lui est propre, s'adresse aux êtres de langage comme aux formes culturelles. Au demeurant, du point de vue de l'histoire terminologique, on ne rappellera jamais assez ce fait significatif que le vocable d'ethnolinguistique, en France, a justement été mis en circulation par les dialectologues eux-mêmes: la chose s'est faite aux alentours de 1955, hors de l'influence de l'*ethnolinguistics* d'outre-Atlantique<sup>18</sup>.

Il va de soi que la définition de l'ethnolinguistique dont nous entendons ici nous réclamer est résolument extensive, s'accordant presque parfaitement avec celle, déjà classique, que propose Bernard Pottier: «l'étude du message linguistique en liaison avec l'ensemble des circonstances de la communication ... Le 'terrain' peut être en effet aussi bien le boulevard Saint-Michel que le Terre de Feu»<sup>19</sup>. Et pour que l'information soit complète sur ce point, il est bon d'indiquer les modifications que J. Cl. Dinguirard a apportées à la définition de B. Pottier: «l'ethnolinguiste, déclare-t-il, étudiera le message dialectal en liaison avec le référent et avec les protagonistes de l'acte de la communication»<sup>20</sup>.

«Circonstances de la communication», «référent», «protagonistes de l'acte de la communication»: autant de concepts et de formulations qui, de manière explicite ou implicite, s'étaient déjà imposés à nous dès le

18. V. à ce propos J. Cl. Dinguirard, *Ethnolinguistique de la haute vallée du Ger*, Lille, 1976, pp. 3 et ss.

19. Bernard Pottier, *Le domaine de l'ethnolinguistique*, dans «Langages», juin 1970.

20. J. Cl. Dinguirard, *op. cit.*: v. note 7.

moment où nous avons voulu définir les rapports entre ethnographie et dialectologie/géolinguistique, et que l'on voit de nouveau s'affirmer avec vigueur quand il est question de l'ethnolinguistique comme telle, ce qui montre combien ces divers secteurs de la recherche sont étroitement imbriqués les uns dans les autres. La sociolinguistique devrait bien entendu également entrer ici en ligne de compte: mais cela demanderait un long développement, que nous ne pouvons envisager dans le cadre du présent article.

Il faut bien marquer par ailleurs que la dialectologie ne se comporte pas en simple auxiliaire de l'ethnolinguistique. La situation à cet égard est assez sensiblement différente de celle qui semble par exemple caractériser les rapports entre ethnographie et ethnologie, la seconde, selon certains, subsumant, voire même transcendant les résultats bruts acquis par la première – et il suffit à ce propos de citer une célèbre mise au point de Cl. Lévi-Strauss: «... l'ethnographie consiste dans l'observation et l'analyse de groupes humains considérés dans leur particularité (souvent choisis, pour des raisons théoriques et pratiques, mais qui ne tiennent nullement à la nature de la recherche, parmi ceux qui diffèrent le plus du nôtre), et visant à la restitution, aussi fidèle que possible, de la vie de chacun d'eux; tandis que l'ethnologie utilise de façon comparative (et à des fins qu'il faudra déterminer par la suite) les documents présentés par l'ethnographe»<sup>21</sup>. «Circonstances de la communication», «réfé-

21. Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale I*, Paris, Plon, 1958, p. 4.



rents», «protagonistes de l'acte de la communication»: la dialectologie/géolinguistique, à la vérité, les étudie d'abord pour son propre compte et par ses propres méthodes, soucieuse de mettre en oeuvre les méthodes et les points de vue théorique qui sont les siens. Nous avons déjà vu dans quel esprit elle engage l'investigation sur les référents en tant qu'ils répondent à une réalité aux multiples visages. Pour ce qui est des «circonstances de la communication» il n'est que de rappeler certains travaux célèbres, et parmi eux, parce qu'il a marqué la vie scientifique, celui de Jean Séguy sur la double fonction du dialecte, d'une part, et pour ce qui regarde l'activité langagière, espace naturel d'échanges entre groupes humains que l'histoire a dotés de relations de voisinage, d'autre part, sur le plan socio-culturel, moyen par lequel ces mêmes groupes se démarquent les uns des autres en survalorisant telle particularité linguistique et en lui conférant le rôle de «marqueur d'identité», pour reprendre une expression à la mode<sup>22</sup>. Par conséquent, ce que l'ethnolinguistique emprunte à la dialectologie/géolinguistique, ce ne sont pas seulement des matériaux bruts, ce sont aussi des données en état avancé de traitement scientifique, ce qui revient à dire que l'apport de chacune d'elles à la connaissance du fait linguistique – et donc culturel – se place sous le signe

22. Jean Séguy, *La fonction minimale du dialecte*, dans *Les dialectes de France à la lumière des atlas régionaux*, Colloque national du C.N.R.S., Strasbourg, 1971: actes du colloque, pp. 27-42. V. aussi sous la même référence (mais pp. 43-59) notre contribution *L'incidence maximale du fait dialectal*.

XAVIER RAVIER

de la compémentarité et de la collaboration, le champ ethnographique étant précisément le lieu où plus qu'ailleurs s' exerce cette double et commune démarche. Les atlas linguistiques *et ethnographiques* sont là pour en témoigner.